

## XV

### Dans le Diocèse de Richelieu

Mgr de Lescure n'avait pas perdu de vue le Missionnaire qui avait prêché dans sa cathédrale, l'année précédente. Au moment où celui-ci quittait La Rochelle pour évangéliser quelques paroisses des environs, il lui demanda de revenir dans son diocèse. Il le pria notamment d'aller à l'Ile-d'Yeu où la population, plutôt fruste et d'humeur insulaire, ne jouissait que rarement des secours spirituels des missions.

L'Ile-d'Yeu, à 20 km en mer, n'était pas d'accès difficile : des ports de La Rochelle, des Sables, de Saint-Gilles, les marins y passaient souvent. Mais, à cette époque, la guerre de Succession d'Espagne durait encore, et les côtes de l'Atlantique étaient infestées de corsaires anglais qui cherchaient à faire de bonnes prises. Ceux de Guernesey se relayaient aux sorties des ports de l'Ouest pour faire main basse sur les bateaux et leur cargaison. Et les passeurs se racontaient entre eux des aventures capables d'affoler même les plus audacieux.

On sait, par ailleurs, que les calvinistes n'étaient pas sans collusion avec les protestants et les pirates d'Angleterre. Dans le cas de Montfort qui venait d'entamer si profondément leurs positions à La Rochelle, n'était-ce pas l'occasion de se débarrasser de lui en l'envoyant dans les prisons d'Albion ?

#### *Une périlleuse traversée*

Notre missionnaire n'ignorait pas ces dangers. Mais une population attendait la Parole de Dieu, et le Pasteur du diocèse le suppliait d'aller vers elle : cela suffisait pour écarter toute tergiversation.

Ayant arrêté avec un marin son passage vers l'île, il invita ses collaborateurs à venir s'embarquer, avec lui, le jour convenu.

Or M. Cléménçon, chez qui il logeait, lui révéla qu'un guet-apens l'attendait au large. Les calvinistes voyant dans cette traversée la bonne occasion de se venger qu'ils cherchaient depuis longtemps, avaient négocié secrètement avec les corsaires l'enlèvement des missionnaires. « Dans ces conditions, n'est-il pas imprudent de prendre la mer ? » se demandaient les compagnons de l'homme de Dieu.

Quant à lui, il n'hésitait pas. Aller aux âmes au péril de ses jours, n'était-ce pas une aubaine ? Et d'invoquer l'audace des colons partis vers le Canada, ou l'exemple des martyrs qui avaient risqué leur liberté ou leur vie pour porter la Bonne Nouvelle aux païens...

« Sans doute, objectait M. des Bastières, mais ici le danger est certain puisque nous sommes vendus aux gens de Guernesey. Partir, c'est nous exposer à être pris et emmenés par les corsaires... Nous ne pouvons courir ce risque !

— Votre peur est de la pusillanimité, répliquait Montfort... Comment pouvez-vous consentir à être les jouets des ennemis de Dieu qui ont inventé cette fourberie pour nous empêcher d'aller vers des âmes qui se perdent... »

— Après les renseignements précis de M. Cléménçon, et la disparition de tant de barques, ou leur retour à la côte, vidée de leur cargaison, on ne peut parler de fourberie ou d'épouvantail », ajoutait M. des Bastières.

« Si les missionnaires et les apôtres avaient été aussi peureux que vous, ils ne seraient pas maintenant couronnés dans le ciel !

— Sans doute, finit par dire M. des Bastières. Mais je ne me sens pas leur courage, ni le vôtre, en ce moment... Soit ! embarquez-vous. Moi ! je ne vous suivrai pas ! J'irai vous rejoindre par un autre chemin. »

M. de Montfort n'osa pas se séparer de ses collaborateurs et bien lui en prit. Car la barque qu'il devait prendre fut saisie en mer. Et les corsaires, dépités de ne pas y trouver le groupe des missionnaires, dirent au patron : « Tant pis pour toi ! Si tu nous les avais livrés, tu aurais eu la liberté et une récompense. Mais puisque l'affaire est manquée, c'est toi qui va payer ; nous gardons ta barque et ta cargaison... »

A cette nouvelle, Montfort ne songea plus à s'embarquer à La Rochelle où il était trop connu. Il partit pour les Sables où il y avait aussi des chaloupes qui assuraient la traversée... Mais ce fut pour

entendre les mêmes rumeurs dans le milieu des marins : l'île est investie de corsaires, on ne peut risquer le passage sans se faire prendre...

Force lui fut de se rendre à Saint-Gilles où il trouva les matelots tout aussi pessimistes. Très contrarié, il ne voyait plus que la solution de retourner à La Rochelle. Tandis qu'il allait et venait, regardant l'île qui ressemblait à un vaisseau voguant, au loin, sur la ligne d'horizon, il interpelle un marin en train d'aménager sa chaloupe. Et il le supplie avec tant de véhémence en lui assurant la protection d'en haut, que, de guerre lasse, il accepte de partir pour l'île, le lendemain matin.

Bien avant le jour, la barque avait gagné le large. Par malchance, les vents étaient contraires, et les matelots ne progressaient qu'à force de rames... Soudain, l'un d'eux s'exclama : « L'ennemi !... Nous sommes perdus !... » Deux points noirs, à l'horizon, grossissaient de plus en plus : les corsaires avaient mis le cap sur l'embarcation...

Se voyant déjà emprisonnés, les matelots gémissaient et larmoyaient... Pour leur rendre courage, Montfort entonna un cantique. Mais aucun n'avait le cœur à chanter... « Puisque vous ne pouvez pas chanter, dit-il, récitons ensemble le chapelet ! » Et tous de saluer avec confiance Celle qui est l'Etoile de la Mer..., pendant que les yeux demeuraient fixés sur les bateaux ennemis dont on pouvait, de mieux en mieux, détailler la silhouette...

Le chapelet achevé, Montfort s'écrie joyeux : « Confiance, mes amis ! Notre Bonne Mère nous a exaucés ! Nous sommes hors de danger ! — Comment, hors de danger ? protestent les matelots. Ne voyez-vous pas les corsaires tout proches, et prêts à fondre sur nous ! — Ayez la foi ! Et ne craignez rien, reprit l'homme de Dieu. Les vents vont tourner. »

Chacun vivait de cette dernière lueur d'espérance quand, effectivement, on vit les deux navires virer de bord et se perdre dans la brume... C'était le salut ! Un vibrant *Magnificat* courut alors sur les flots... Un peu plus tard, on abordait à l'île dont la population accourait déjà au-devant des envoyés de Dieu.

### *Mission dans l'Île-d'Yeu*

On apprit vite comment les Missionnaires avaient échappé aux corsaires. Il n'en fallait pas davantage pour porter à son comble la sympathie de ces gens de mer. Leur empressement à venir à la mis-

sion fut général. Le Curé, Pierre Ayraud, modèle du pasteur qui ne vit que pour ses ouailles, en était consolé et ravi. Seul, le Gouverneur de l'île se tint à l'écart. Mais son exemple ne semble pas avoir influencé la population qui profita des exercices avec une sainte avidité.

Sous leur rude écorce, ces « ilais » vivaient intimement soudés entre eux. Au premier appel, ils accomplirent les œuvres de miséricorde qui leur étaient recommandées pour attirer sur eux les bénédictions de Dieu. Pendant les deux mois de la mission, ils pourvurent à l'entretien des pauvres. Une marmite fut alimentée régulièrement par les dons de tous. Plusieurs femmes apprêtaient des repas qui étaient distribués, chaque jour, à une heure marquée. Et pendant qu'ils prenaient leur nourriture, les pauvres écoutaient une lecture sur les devoirs de la religion et les moyens de se sanctifier. En sorte que leurs âmes s'en trouvaient plus réconfortées encore que leurs corps.

En plusieurs points de l'île, avait lieu la récitation du Rosaire. Et c'est avec une spontanéité d'enfants que ces familles de matelots, si souvent affrontées aux périls de la mer, prirent l'habitude de se blottir près de Marie, dans les trois chapelles de Notre-Dame du Vœu, de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, et de Notre-Dame de Bon-Secours.

Pour planter la croix, on choisit un lieu élevé dominant le port et la mer, afin qu'elle apparut à tous les yeux comme le signe du salut au milieu des tempêtes de la vie. On raconte qu'une pierre énorme se trouvait là que personne ne pouvait déplacer : Montfort ne fit qu'y mettre la main et elle roula jusqu'au bas de la falaise où on la montre encore. Beaucoup d'autres faits prodigieux attribués à l'homme de Dieu sont restés vivants dans la tradition locale. C'est dire à quelle profondeur les âmes furent marquées par son passage dans l'île.

Pendant la mission, un prêtre du continent, le curé de Saller-taine, étant venu supplier Montfort de se rendre ensuite dans sa paroisse, cela lui fut promis pour l'Ascension. Sous les fleurs et les bénédictions d'une population qu'il avait renouvelée dans sa foi, Montfort quitta l'île, aux environs de Pâques 1712.

Pour tout repos, il se rendit à Nantes où il visita discrètement plusieurs des œuvres qu'il y avait fondées, notamment celle des *Amis de la Croix*, et reprit contact avec les âmes d'élite qu'il y avait dirigées. C'est à l'une d'elles, pense-t-on, qu'il laissa le texte du *Secret*

de Marie, cette admirable brochure que, selon Grandet, il aurait écrit d'affilée, en trois jours.

En revenant de Nantes il bénit, à La Garnache, la chapelle de Notre-Dame de la Victoire, qui est devenue, depuis, un but de pèlerinage dans la région. Et c'est de là qu'il se rendit, en procession, à la paroisse voisine de Sallertaine.

### *Corps à corps avec les puissances du Mal*

Ce n'est pas sans raison que le bon curé avait fait appel au grand missionnaire. A cette époque, dans les villages du marais, isolés, par l'eau, pendant les longs mois de l'hiver, les mœurs étaient déplorables. Pire encore que les désordres de la conduite, le mauvais esprit régnait parmi les paroissiens de Sallertaine. En dépit des invitations les plus insistantes de leur curé, ils refusaient d'aller à la rencontre du missionnaire que les gens de La Garnache leur amenaient dans l'enthousiasme.

Comme en d'autres circonstances, « le diable avait pris les devants » et semé la zizanie dans le champ où l'ouvrier allait entrer. Dès l'annonce de la Mission, en effet, les fortes têtes avaient comploté pour la faire échouer. Sitôt le curé sorti de l'église, avec une poignée de vieilles personnes, les portes en furent barrées et les clés mises en lieu sûr. Il fallait préparer un affront si humiliant à Montfort et lui signifier une opposition si brutale qu'il passât son chemin, sans ouvrir la mission.

La comédie était bien montée. Au moment où Montfort arrive, au milieu d'une foule qui chante et qui prie, les habitants de Sallertaine se mettent à jouer dans les rues et à s'interpeller d'une manière bruyante et gouailleuse dans les maisons. La procession fait son entrée dans le bourg sous les huées et les éclats de rire. Quelques haineux s'enhardissent même jusqu'à lancer des pierres contre le missionnaire.

Celui-ci a compris tout de suite le jeu du diable. Dès qu'il apprend que les portes de l'église sont verrouillées, il fait arrêter le cortège autour d'une croix : après avoir prié, il remercie les gens de La Garnache, les bénit et, en les renvoyant, il leur demande de prier pour la mission qui va commencer. A peine achève-t-il de parler que l'on entend les portes de l'église s'ouvrir d'elles-mêmes. Le curé y entre aussitôt, suivi de son petit groupe de fidèles qui grossit à vue d'œil.

Quant à M. de Montfort, portant étole et eau bénite, il se rend

chez le bourgeois le plus influent qui anime toute la résistance. En pénétrant chez lui, il l'asperge ainsi que ceux qui l'entourent, puis ayant placé son crucifix et sa statuette de la Vierge sur la cheminée, il se prosterne et prie...

Interloqués, le maître de maison et toute sa famille ont assisté à cette scène, sans mot dire. « Eh ! bien, Monsieur, dit Montfort en se relevant, ne croyez pas que je vienne ici de moi-même... Non, c'est Jésus et Marie qui m'y envoient. Je suis leur ambassadeur. Ne voulez-vous pas bien me recevoir de leur part ? »

— Oui, volontiers, soyez le bienvenu, répond l'homme subjugué...

— Alors, venez avec moi à l'église... Et, à l'instant même, il le suivit avec toute sa famille. »

Au grand étonnement de l'assistance, Montfort plaça lui-même, au premier rang, celui qui avait entraîné toute la paroisse dans l'opposition. Et, sans tenir compte de l'accueil qu'on venait de lui faire, il engagea tout le monde, de la manière la plus avenante, à profiter de la grâce de la mission.

Commencée sous le signe de la croix, celle-ci allait produire les fruits les plus consolants. Il y avait tant à faire dans cette population où proliféraient, comme le chiendent, les haines et les vengeances, les querelles et les procès, l'ivrognerie et les mauvaises mœurs. Mais l'homme de Dieu dut payer héroïquement de sa personne.

« On savait à Sallertaine, dit un ancien biographe, que dans la maison où il logeait, il avait fait choix du réduit le plus pauvre et le plus incommode ; qu'un peu de paille lui servait de lit et une pierre, de chevet ; que son sommeil n'était que de trois heures et qu'il l'interrompait encore par de sanglantes disciplines. Après cela, on le voyait prêcher tous les jours deux sermons et faire une conférence d'une heure, sans parler ni de ses catéchismes, ni de ses entretiens particuliers, ni du temps qu'il passait au confessionnal. Au milieu de tous ces emplois..., il avait l'air d'être aussi recueilli et uni à Dieu que s'il eût été dans le repos de l'oraison. Une pareille conduite ne pouvait que donner aux peuples la plus haute idée de sa sainteté, et il leur était difficile de se défendre d'obéir aux leçons d'un homme qui pratiquait lui-même des choses infiniment plus rudes que celles qu'il exigeait d'autrui. » (P. de Clorivière.)

Et c'est ainsi, dans une lutte corps à corps avec les puissances du Mal, que le Missionnaire retourna les gens de Sallertaine. Chaque jour, il accepta le rôle périlleux d'arbitrer leurs différends, ce qui lui permit de liquider plus de cinquante procès qui, depuis des années,

empoisonnaient le climat de la paroisse, de préparer plus de cent réconciliations publiques et de restaurer la justice dans les consciences, en obtenant que les dommages fussent compensés et les restitutions accomplies.

### *Printemps spirituel sur le Marais*

Une fois le terrain déblayé, il fallait bâtir et assurer l'avenir. Et pour cela, faire retrouver aux âmes le sens des engagements de leur baptême, et donner aux bonnes volontés des points d'appui pour leur piété et leur fidélité.

Pour laisser un centre de culte à la Vierge dans lequel puisse se perpétuer la pratique du Rosaire, il restaure dans la vieille église (du *xr*<sup>e</sup> siècle) une chapelle et un autel en l'honneur de Notre-Dame de Bon-Secours.

Puis il propose d'ériger un Calvaire monumental sur une faible butte d'où l'on voit reculer très loin le cercle de l'horizon sur cet immense parterre qu'est le Marais, au printemps. Dans l'enthousiasme de la mission on se livre, sous sa direction, à des travaux considérables. Bientôt se dresse un Sépulcre avec les statues des saints qui assistèrent à la descente de croix ; puis, au-dessus, une chapelle voûtée en l'honneur de saint Michel, surmontée elle-même d'une lanterne dans laquelle on devait entretenir une flamme visible de la plupart des villages. Par derrière, au sommet, les trois croix se détachant en plein ciel...

Actes de foi réalisés en commun par les paroissiens, ces monuments demeuraient aussi des signes et des lieux de piété. Ce fut le sens donné à leur bénédiction. Tous participèrent à cette cérémonie le chapelet et une petite croix à la main ; chacun portait, en outre, le *contrat d'alliance* de son baptême, imprimé sur vélin, et signé par lui. Enfin, c'est pieds nus que prêtres et gentilshommes, bourgeois et paysans, accompagnèrent la croix portée en triomphe, et dans un ordre si parfait que chacun put retrouver ses chaussures, sans peine, là où il les avait laissées au départ.

Même dans un grand courant de foi tout le monde ne se hausse pas également à l'idéal évangélique. Il y a des refus obstinés ou des retours de la nature. Témoin cette demoiselle de qualité qui continuait de faire étalage de vanité et de prétention dans le saint lieu, à tel point que Montfort crut devoir la rappeler à plus de modestie. Mortifiée, elle rapporta le fait à sa mère qui considéra cette intervention comme un outrage et jura de s'en venger.

De fait, le missionnaire venant à passer sur la place de l'église, elle fonce sur lui et, brandissant sa canne, elle lui en assène cinq ou six coups avec des commentaires assortis. Les spectateurs, indignés, n'osaient pas intervenir à cause du crédit de cette femme dans la région. Mais ils s'attendaient à des répliques cinglantes de la part de l'homme de Dieu. Il n'en fut rien. Oubliant les coups et les injures qui n'atteignaient que sa personne : « Madame, dit-il avec sang-froid, j'ai fait mon devoir ; il aurait fallu que votre fille fasse aussi le sien ! »

Tant de vertu ne pouvait qu'affermir son autorité morale sur le peuple. A la procession de clôture, plus de 15.000 personnes accoururent de toute la région pour l'entendre. Et c'est en foule compacte que les paroissiens de Sallertaine, voulant faire oublier leur premier accueil, l'escortèrent vers Saint-Christophe-du-Ligneron.

### *Les paroles du Prophète*

Même à Saint-Christophe où toute la paroisse est venue au-devant de lui, le diable suscite des oppositions au prophète du Seigneur. Au moment de son arrivée, quelqu'un fend la foule qui l'accompagne et, se jetant sur lui, le soufflette sans crier gare. Les gens allaient l'en punir sur-le-champ quand le missionnaire intervint : « Ne lui faites pas de mal, il sera bientôt à moi. »

De fait, comme partout ailleurs, la mission entraîne des conversions en chaîne et des prodiges de grâces ; et l'insulteur, confus et en larmes, est l'un des premiers à réparer publiquement sa conduite scandaleuse.

Il y eut cependant un vieux ménage que la froide passion de l'avarice retint dans ses filets : celui de Tangaran et de sa femme, riches d'un argent mal acquis. On leur reprochait des prêts usuraires. Comme ils semblaient vouloir profiter de la mission, Montfort leur montra l'iniquité de leurs contrats, et leur demanda de les brûler.

L'homme finit par y consentir. Mais quand l'heure vint de s'exécuter, chez lui, en présence de plusieurs témoins, sa femme s'y opposa : « Ces papiers ne deviennent mauvais que si on en fait un mauvais usage, disait-elle. Nous resterons des gens honnêtes. A quoi bon les brûler ? »

Montfort dut revenir à la charge et rappeler les malédictions de l'Evangile contre Mammon et ses esclaves : « C'est à la voix de Jésus-



Christ qu'il faut obéir, Monsieur Tangaran, et non à celle de votre femme. » Mais celle-ci surgissant, plus obstinée encore, ripostait par des railleries blasphématoires. Alors, sentant ses exhortations inutiles, le Missionnaire lança cette menace : « Tous deux, je le vois, vous êtes tellement attachés aux biens de la terre que vous méprisez ceux du ciel. Mais la fortune que vous avez amassée ne vous servira à rien : vos enfants ne réussiront point et ne laisseront point de postérité... Quant à vous deux, vous finirez misérablement et vous n'aurez pas même de quoi payer votre enterrement !

— Oh ! oh ! répliqua la femme, en raillant, il nous restera bien, au moins, trente sous pour payer le son des cloches ! — Même pas, dit l'homme de Dieu, et les cloches resteront muettes le jour de vos funérailles. » Les Tangaran, songeant à leur magot, s'esclaffèrent en entendant ces dernières paroles...

Et cependant, leur fortune, bientôt ébranlée, alla déclinant, d'année en année... Ils tombèrent dans une véritable indigence. Et comme ils moururent, tous deux, un jeudi saint, la femme en 1730 et le mari en 1738, leurs obsèques eurent lieu le vendredi saint, jour où tous les clochers demeurèrent muets à cause de la mort du Seigneur. La prédiction faite par Montfort devant témoins, se vérifia donc, de point en point, ainsi que l'ont attesté, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, le curé, le seigneur et les habitants de la paroisse.

Une autre prédiction les avait frappés lors de l'érection du Calvaire. Comme la croix préparée apparaissait plutôt mince pour résister au temps : « Ne craignez point, avait-il dit, elle subsistera jusqu'à la prochaine mission. Alors, elle tombera pour faire place à une autre qui sera plantée à la même place. » De fait, comme on cherchait où planter une croix, au cours de la mission de 1775, celle de Montfort fut abattue par une tempête, et c'est à la même place qu'on dressa la nouvelle.

### *Le pain multiplié*

A Saint-Christophe, il y avait un sacristain, nommé Cantin, qui était pieux et très versé dans les choses de Dieu. Volontiers il s'attardait à converser avec les missionnaires quand il leur apportait les dons des fidèles à la Maison de la Providence. Par gratitude et par sympathie, Montfort aimait à lui rendre ses visites.

Un jour, en entrant, il entendit les claquements et les bruits sourds de la pâte que l'on pétrit dans la huche : une des filles Can-

tin était en train de boulanger. S'approchant d'elle, il lui demanda si, au début de son travail, elle songeait à l'offrir à Dieu. « Quelquefois, répondit-elle. Mais il m'arrive bien souvent de l'oublier. — Il ne faut jamais y manquer, ma fille. » Et, s'agenouillant, Montfort bénit la huche d'un large signe de croix.

La pâte levée, la femme du sacristain dit à sa fille de lui préparer les pains pour qu'elle les mette au four avec sa grande pelle de bois. Quand le four fut plein, la mère Cantin demanda : « Reste-t-il encore de la pâte dans la huche ? — Plus d'une fois autant que vous en avez mis au four, répondit la fille. — Pas possible ! Il n'y avait de la farine que pour une petite fournée !... »

La mère Cantin, voulant se rendre compte, demeura stupéfaite en voyant que la pâte n'avait pas diminué dans la huche. Sitôt cuite la première fournée, toute joyeuse, elle en fit une seconde, puis une troisième... Dans la maison fleurant bon le pain frais, le sacristain se fit expliquer ce qui s'était passé. Il comprit que tout ce surplus devait aller à *la Providence*. A partir de ce jour, il donna sans compter. Et sa joie fut extrême quand le P. de Montfort le remercia en disant : « C'est ainsi qu'il faut faire, maître Cantin. Donnez et on vous donnera. Dieu est généreux envers vous, montrez-vous généreux envers les pauvres. »

\*  
\* \*

Auréolé par son zèle et par ses prodiges, l'homme de Dieu exerçait une influence irrésistible sur les âmes. Cependant, l'épreuve sans laquelle il ne croyait à aucune fécondité surnaturelle, le rejoignit encore à Saint-Christophe. On vint lui apprendre que, sur ordre du Gouverneur de La Rochelle, le beau Calvaire qu'il avait fait fleurir au cœur du Marais devait être détruit. Tandis que la châtelaine qui l'avait frappé de sa canne continuait de se venger, lui ne savait que répéter le refrain de son cantique : « Dieu soit béni ! »